

PARSIS-BARUBÉ, ODILE. *La Province antiquaire, l'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*. Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, « CTHS-Histoire », 2011, 454 p. ISBN 978-2-7355-0740-5

Philippe Dubé

Volume 9, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005929ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005929ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dubé, P. (2011). Review of [PARSIS-BARUBÉ, ODILE. *La Province antiquaire, l'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*. Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, « CTHS-Histoire », 2011, 454 p. ISBN 978-2-7355-0740-5]. *Rabaska*, 9, 293–297. <https://doi.org/10.7202/1005929ar>

Conquête. Aussi, le tableau qu'a pu en brosser Moussette s'en trouve réduit au croquis, les vestiges du manoir ayant été la proie d'un chasseur de trésor armé d'un bulldozer.

Dans leur ensemble, les exploitations successives de cette partie de l'archipel passeront d'une petite ferme fortifiée à une grande ferme avec ses édifices construits à l'étendue des terres exploitées. Ici encore, Moussette a cru bon de discuter de cette évolution en utilisant un autre modèle, élaboré par l'archéologue britannique, Ian Hodder, et ajusté en fonction de l'environnement identifié et des conditions reconnues à l'Île-aux-Oies. Le modèle regroupe la maison, l'exploitation agricole même et la forêt ou cette partie du territoire qui n'est pas habituellement comprise dans une exploitation agricole. Encore une fois, Moussette s'acquitte de cette tâche avec brio, car, en rétrospective, mais surtout à la lumière d'analyses détaillées des nombreuses données recueillies en chantier, il explique l'appropriation du territoire par une succession d'agriculteurs au fil du temps.

Il faut souligner que ce volume est une étude technique. En effet, le novice pourra facilement se perdre dans le détail qui nous est révélé dans ce volume, mais il devrait aussi reconnaître un modèle à suivre. Par contre, les spécialistes y verront une mine de données précieuses et une synthèse extrêmement utile à des fins de comparaison avec leurs propres découvertes. J'en recommande la lecture sans aucune réserve.

MARC LAVOIE

Université Sainte-Anne

PARSIS-BARUBÉ, ODILE. *La Province antique, l'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*. Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, « CTHS-Histoire », 2011, 454 p. ISBN 978-2-7355-0740-5.

Pour peu que l'on ait eu le bonheur d'entendre Odile Parsis-Barubé en conférence ou lors d'une communication scientifique, on sait combien l'historienne manie avec art et fortune le verbe par le choix de mots justes pour exprimer le plus clairement possible sa pensée sur un sujet toujours bien circonscrit. Cette habileté de communication et ce goût pour l'énonciation précise et bien rythmée atteignent, dans son dernier livre, un niveau d'achèvement que tout auteur souhaiterait pouvoir un jour égaler. Mais là ne s'arrête pas le talent de la praticienne de l'histoire culturelle et dix-neuviémiste de spécialité. Force est de constater que son dernier ouvrage fait la démonstration de son immense savoir sur « les "petits pays" qui font le Grand » – en l'occurrence la France – dont les parties constituent le tout dirait simplement le géomètre.

Son livre de dix chapitres se présente dans un juste équilibre, partagé entre trois parties qui obéissent à une division périodologique : le réveil historien (1800-1830), l'antiquarisme provincial (1830-1860) et enfin, la fabrique de l'histoire locale (1830-1870) qui reste le point d'orgue de son ouvrage. Construit sur une base documentaire d'une exceptionnelle richesse qui assure la profondeur historique attendue, ce livre deviendra une référence incontournable pour l'étude du récit historien pratiqué à l'échelle locale, celui qui se veut, depuis son émergence, le témoin sensible de ce qui se joue sur le terrain des provinces de France. La démarche de l'auteur est soutenue par la présence de cartes géographiques qui situent spatialement son propos de manière éloquente alors que quelques tableaux analytiques permettent des synthèses fort utiles pour son développement argumentaire. Seul manquement à signaler dans cette édition parfaite presque en tous points, c'est l'absence d'illustrations qui auraient su rehausser la lecture déjà stimulante de ce magnifique et maintenant indispensable livre d'érudition.

Ceci étant dit, cette vaste enquête, menée au travers des « petites patries » de France, traite des associations ou regroupements savants qui ont été les foyers culturels et patrimoniaux des provinces où les sciences, les arts et les lettres étaient en plein bouillonnement. Ce sont eux qui, aujourd'hui, constituent « le soubassement originel de tous nos musées régionaux et de toutes nos politiques du patrimoine », comme le signale si justement en préface le professeur Boutry. Il s'en dégage une conscience de la provincialité très vivace au XIX^e siècle mais qui, en même temps, reconnaît les limites de son rêve particulariste. L'historienne nous démontre dans un premier temps comment le réveil historien des pays intérieurs (le Nord, la Provence, la Bretagne, la Normandie, l'Alsace, l'Occitanie, *etc.*) correspond à un besoin de venir combler le déficit d'un discours explicatif des traces locales du passé qui viendrait de plus donner cohérence à ces espaces territoriaux aux prises avec des héritages complexes. C'est en plein XIX^e siècle, souvent loin de la capitale parisienne, qu'interagissent les enjeux d'un ressourcement du récit historique national où l'on puise dans les territoires culturels – des antiques *pagi* aux arrondissements révolutionnaires – le vitalisme des communautés locales pour réécrire l'Histoire.

Ce que fait ressortir l'auteur avec force, c'est qu'en plein siècle du progrès matériel et du romantisme aux accents positivistes, on passe, en matière de patrimoine, de la flânerie d'amateur, à la mode au XVIII^e, à la mission scientifique où l'excursion organisée, la fouille systématique et l'archive comme objet de désir deviennent tout à coup le *modus operandi* de toute une génération de passionnés des choses du passé. En effet, se crée autour des Sociétés des lettres, des sciences et des arts une activité fébrile qui est de l'ordre de l'investigation savante, « [...] comme toutes les sciences du local

alors en voie de constitution, il [l'antiquarisme] est une pratique de terrain, une philosophie de la trace, une technique d'enregistrement, une méthode de description » (p. 284). Ce réveil pour l'histoire concrète répond en partie à l'équilibrage des tensions créées par une nouvelle géographie administrative qui vient contrarier la dynamique locale des provinces, porteuses depuis des siècles de traditions ancestrales. C'est dans ce contexte quelque peu tendu entre la volonté jacobine et très parisienne, avec ses « vertiges de la centralisation », d'agir pour le bien de la France entière et, par opposition, le désir d'affirmation culturelle des provinces nouvellement redécoupées en départements administratifs.

De ce grand tableau historique, brossé par notre collègue de l'Université de Lille 3, il en ressort une connaissance approfondie des acteurs de cette période (1800-1870) où l'on redécouvre des personnages déjà connus comme l'historien-ministre François Guizot, l'historien libéral Augustin Thierry et l'écrivain archéologue Prosper Mérimée aux côtés de figures moins connues comme Arcisse de Caumont, Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes, les abbés Haigneré, Cochet et Corblet, Marcel Rigollot, André Leglay, Alexandre Du Mège, *etc.* Cette histoire de la province antique nous permet de parcourir une galerie de portraits fort attachants qui décrit avec de précieux détails « les antiquaires du XIX^e siècle qui ont été prioritairement des “archéologues”, au sens romantique du terme, c'est-à-dire des amateurs qui sont entrés dans l'histoire en s'attachant aux vestiges matériels qu'elle a pu laisser. [...] longue familiarité acquise avec ces objets du passé, leur contemplation, leur toucher, les longs moments passés à errer dans les ruines et à méditer sur le sens du temps qui les avait fait historiens » (p. 369).

On peut dire que cette période a servi de préambule à une lente professionnalisation de la pratique de l'histoire, une histoire d'abord sensible qui tente de saisir la réalité à partir des traces concrètes du passé. Cette sorte de micro-histoire avant l'heure crée, dans la foulée d'un enthousiasme amateur, une manière renouvelée d'appréhender le patrimoine en incluant dans son approche les affects, voire les fantasmes mêmes, qui viennent nourrir le discours antique¹. Elle permet en somme une relecture des temps historiques à l'aide d'un éclairage à ras de sol où les fragments matériels jonchés ça et là dans la campagne française participent directement à la construction d'un grand récit qui trouve étrangement écho à ce jour dans les *Lieux de mémoire* avec son histoire des France (triptyque publié entre 1984

1. Il va de soi que nous prenons ici le terme dans son sens propre qui désigne une personne attachée à l'étude et à la recherche des objets anciens. On sait que les brocanteurs se sont approprié le titre pour se donner un certain statut et une notoriété en s'attribuant, du coup, une part d'érudition. Aujourd'hui, le terme est utilisé uniquement pour désigner les commerçants d'antiquités, si ce n'est le plus souvent de brocantes.

et 1992 sous la direction de Pierre Nora). Partant de l'objet matériel le plus concret (trace) à l'objet intellectuellement construit (symbole), cette approche prisée aujourd'hui trouve en fait son origine dans la pratique antiquaire développée au XIX^e siècle. Cette part d'héritage épistémologique, les historiens ne la connaissaient pas avant cette publication savante. De ce fait, nous devons à l'auteur une réelle reconnaissance d'avoir mis au jour si brillamment cette page d'histoire.

À travers cette lecture à la fois passionnante et éclairante, je ne pouvais évidemment pas détourner mon attention sur ce qui advient aux musées dits de province qui émergent, ici et là, dans le creuset de l'effervescence culturelle créée par l'antiquarisme. Il s'agissait pour moi de prendre le pouls réel de la situation en questionnant notamment l'état de la muséologie à cette période en province. Dans un article touffu intitulé « Les mille musées de France² », les auteurs, Jacques Thuillier et Jean Vergnet-Ruiz, traitaient déjà en 1962 de l'âge d'or des « antiquaires », tout en confirmant la justesse du fondement de la thèse défendue dans *La Province antiquaire*. En effet, « [...] les antiquaires se trouvent déjà avoir une place capitale dans l'histoire des musées français. Mais ils firent davantage. Ils firent du musée, non plus une institution gouvernementale, mais l'affaire de la ville, de chaque ville [...]. Mais le musée des antiquaires n'est pas un musée de peinture : rien de ce qui touche au passé ne leur échappait, ils s'attachèrent avec la même passion aux silex préhistoriques ou aux meubles paysans, aux plaques mérovingiennes ou aux taques de cheminée, aux vierges romanes ou aux tabatières du XVIII^e siècle. Les musées se mirent à entasser monnaies, armes, faïence, souvenirs historiques, témoignages du folklore, sans compter les objets exotiques et les oiseaux empaillés³ ».

Cette évocation explicite recoupe ce que nous révèle Odile Parris-Barubé, mais avec, cette fois, une profondeur inégalée. Dans son ouvrage, l'historienne réussit à mettre en lumière les sous-sols des institutions culturelles d'aujourd'hui en dressant le tableau de leur genèse et en établissant un modèle de la mise en place d'une infrastructure qui demeure de nos jours l'assise de la vie culturelle en région. Cet exercice savant appliqué à la réalité française peut aussi trouver son utilité pour expliquer un phénomène vécu en parallèle au Québec. En effet, avec un décalage temporel évident, s'est tout de même accompli ici un peu le même miracle de la culture où régions et capitale ont dû composer dans un rapport de force jamais simple, alors que la part à céder et l'autre à revendiquer restent en constante négociation. Est-ce nécessaire d'ajouter que la bataille n'est pas non plus gagnée d'avance, malgré le poids du nombre qui, aujourd'hui, commence à créer un certain déséquilibre.

2. *Art de France*, revue annuelle de l'art ancien et moderne, numéro II, Paris, 1962, [p. 6-22].

3. *Op. cit.*, p. 14.

L'antiquarisme du XIX^e siècle est venu au secours d'un besoin d'histoire, un goût pour le passé qui aura permis de poser les assises d'un édifice social et symbolique en construction. « La culture locale est une culture de sédimentation : une accumulation de chorographies [géographies régionales] qui attendent désespérément la remise en cohérence promise, censée aboutir à une histoire de la nation » (p. 415). Mais qu'en restera-t-il demain ? Ces vestiges d'une autre époque vont-ils servir de matériaux pour rebâtir ce que les maux de notre temps auront détruit ? Par ce livre d'une impeccable tenue intellectuelle nous est livrée une véritable leçon d'histoire : rien ne se perd, rien ne se crée, tout est mouvement et éternel recommencement.

PHILIPPE DUBÉ

Université Laval, Québec

PELLETIER, JEAN-YVES. *Le Cimetière Notre-Dame d'Ottawa, créé en 1872 : cimetière historique d'importance nationale*. Québec, Les Éditions GID, 2009, 187 p. ISBN 978-2-89634-056-9. / *Ottawa. Notre Dame Cemetery. An Historic Cemetery of National Importance Established in 1872*. Québec, Les Éditions GID, 2009, 187 p. ISBN 978-2-89634-057-6.

Autrefois hauts lieux de vie communautaire et de recueillement, les cimetières sont aujourd'hui généralement désertés et ne font plus guère partie du quotidien. Les plus connus d'entre eux, les somptueux cimetières-jardins des grandes agglomérations, échappent toutefois à cette destinée. Leurs jardins aménagés de petits boisés, d'étangs et de sentiers sinueux font en effet de ceux-ci des lieux paisibles où il fait encore bon se promener, en famille ou entre amis. Gardiens de la mémoire de nos racines, ces cimetières nourrissent la curiosité, tout comme le respect. Ils représentent l'un des héritages patrimoniaux les plus visibles de l'époque victorienne qui, vers la seconde moitié du XIX^e siècle en Amérique du Nord, voit l'érection de la plupart d'entre eux. Dans ces cimetières-jardins, la présence de mausolées à l'architecture ostentatoire, de tombeaux et de stèles monumentales contribue à donner l'impression de puissance et de richesse, mais aussi de beauté, de flamboyance et de rêve.

À l'occasion du 135^e anniversaire de son aménagement, célébré en 2007, l'historien prolifique et grand défenseur du patrimoine Jean-Yves Pelletier marque et honore l'un des plus splendides de ces cimetières romantiques par son livre, *Le Cimetière Notre-Dame d'Ottawa, créé en 1872 : cimetière historique d'importance nationale*, publié en 2009 aux Éditions GID. Fruit d'un important travail de recherche documentaire, d'ailleurs confirmée par une substantielle bibliographie, cet ouvrage riche en informations offre une